

163

*A. Maurin S. Lotin  
Hommage de son amant  
A. Jan*

**Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux**  
et des Universités du Midi  
QUATRIÈME SÉRIE  
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse  
XL<sup>e</sup> ANNÉE

---

# BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME XX

N<sup>o</sup> 2

Avril-Juin 1918

**P. PARIS et G. BONSOR**  
Exploration archéologique de Bolonia  
(province de Cadix).

**Bordeaux :**

FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

**Lyon :** HENRI GEORG, 36-47, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

**Marseille :** PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

**Toulouse :** ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

**Madrid :** E. DOSSAT, 9, PLAZA DE SANTA ANA

**Paris :**

E. DE BOCCARD

Ancienne librairie FONTEMOING & C<sup>ie</sup>, 4, RUE LE GOFF

ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE.

Bibliothèque Maison de l'Orient



129219

# BULLETIN HISPANIQUE

Tome XX, 1918, N° 2

---

## SOMMAIRE

---

- P. Paris**, *Exploration archéologique de Bolonia (province de Cadix)*. . . . . 77
- Comte de Penha-Garcia**, *Le Portugal et l'Allemagne*. . . . . 128
- Bibliographie*: **A. PAZ Y MÉLLA**, *El cronista Alonso de Palencia*, p. 137; **EDGAR PRESTAGE**, *D. Francisco Manuel de Mello, Esboço biographico*. (**G. CIROT**), p. 138.
- 

## DIRECTION ET RÉDACTION

- M. E. MERIMÉE**, professeur de langue et littérature espagnoles à l'Université de Toulouse, doyen honoraire de la Faculté des Lettres.
- M. A. MOREL - FATIO**, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'École des Hautes Études, à Paris.
- M. P. PARIS**, professeur d'archéologie et d'histoire de l'Art à l'Université de Bordeaux, directeur de l'École des Hautes Études hispaniques à Madrid.
- Secrétaire de la Rédaction :*
- M. G. CIROT**, professeur d'Études hispaniques à l'Université de Bordeaux (Faculté des Lettres).
- Directeur-Gérant :*
- M. G. RADET**, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bordeaux, doyen de la Faculté des Lettres.

## EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE DE BOLONIA

(PROVINCE DE CADIX)

---

L'École des Hautes Études hispaniques a obtenu, le 2 octobre 1914, l'autorisation de faire des fouilles sur l'emplacement d'une ville antique qui porte aujourd'hui le nom de *Campo de Bolonia*, et où subsistent des ruines importantes.

L'œuvre, qui s'annonçait comme d'assez longue haleine, devait être naturellement confiée, sous la surveillance du directeur, aux membres archéologues de l'École. Nous avons eu aussi la bonne fortune d'associer à notre entreprise, en signe d'excellente confraternité scientifique franco-espagnole, la *Junta para ampliación de estudios científicos e históricos*.

La guerre ayant mobilisé tous les jeunes savants de l'École qualifiés pour cette tâche, l'ouverture des chantiers a dû être retardée de 1914 à 1915, puis de 1915 à 1916 et à 1917. C'est alors que le directeur, pour éviter de plus longs retards, s'est décidé à commencer lui-même l'exploration en mai 1917.

Malgré son désir d'y prendre une part effective, la *Junta* a dû s'abstenir, parce qu'elle n'a pu encore trouver le jeune collaborateur qui devait la représenter. Ce n'est d'ailleurs, nous l'espérons, que partie remise.

En revanche, nous avons heureusement pu nous adjoindre pour cette première campagne, et, nous pouvons y compter, pour les suivantes, notre savant ami M. George Bonsor, hispanisant des mieux qualifiés pour les recherches archéologiques en Andalousie. Tout le monde connaît ses admirables fouilles dans les nécropoles préhistoriques de l'Alcor, ses importantes recherches sur les colonies agricoles de la vallée du Bétis, et surtout sa découverte et son exploration de la vaste nécropole ibéro-romaine de Carmona, l'une des plus

attrayantes merveilles de l'Espagne antique. Sa compétence toute spéciale en fait d'archéologie funéraire, son talent de dessinateur, son habileté de maître de chantier en font pour nous le plus précieux des collaborateurs, et chacun se félicitera, en reconnaissant la grande part qu'il a prise à la préparation, à la rédaction et à l'illustration de ce premier mémoire, qu'il ait bien voulu y travailler et le signer avec nous.

Enfin, nous devons faire savoir que si le budget ordinaire de l'École a pu nous fournir quelques très modestes subsides, c'est l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* qui nous a fourni le gros appoint sans lequel nous n'aurions pu que bien petitement nous mettre au travail, et nous lui exprimons ici, avec notre vive gratitude personnelle, tous les remerciements de l'École.

PIERRE PARIS.

## I

Les ruines de Bolonia sont situées sur le bord de la mer, juste en face de Tanger, à quelques kilomètres à l'ouest de Tarifa, à peu près à égale distance de cette ville, au territoire de qui elles appartiennent, et du gros bourg de Zahara, situé à 12 kilomètres. Il y existe actuellement un hameau de quelques maisons, et il ne semble pas que le point ait été jamais désert depuis l'antiquité. Cependant le site a été assez rarement signalé.

La plus ancienne mention, à notre connaissance, en est due au licencié Don Macario Fariñas del Corral, qui écrivit, en 1663, à Ronda, un petit mémoire intitulé : *Tratado de las marinas desde Malaga a Cadiz y algunos lugares sus vecinos segun fueron en los siglos antiguos*. Nous ne croyons pas que ce mémoire ait jamais été imprimé. Dédié à *Sr D<sup>n</sup> Pedro de Ulloa Golfín, de el Consejo de Su Mag. y su servidor en la Rl Chancilleria de Granada*, le manuscrit est conservé à la Bibliothèque de l'Académie de l'Histoire à Madrid, où nous avons pu le lire (*Discursos académicos*, t. VI, cote E. 181). D. Macario

a écrit ces pages pour essayer de mettre d'accord les auteurs anciens qui nous donnent sur les stations de la route de Malaga à Cadix des renseignements peu précis et souvent contradictoires. Il insiste sur ce point qu'il ne travaille pas d'après les livres, mais a parcouru le pays et a visité toutes les ruines. Il est donc allé certainement à Bolonia, et voici ce qu'il en dit : « Ensuite, avec tous les auteurs, Marcianus d'Héraclée nomme *Mellaria*; nous trouvons cette ville à trois lieues de Tarifa; une de ces lieues est en plaine, les deux autres traversent des sierras. On appelle cette sierra *la Tembladera* (grand vase à deux anses si fin et léger qu'il semble trembler au moindre mouvement), et son extrémité le *cap de la Plata*. Là se voient les ruines d'une ville submergée, dont les maisons et les tours se découvrent à marée basse. On donne à cette ville le nom de Bolonia. » L'auteur est seulement préoccupé de mesurer des distances et de faire des identifications; aussi notre curiosité est-elle déçue; nous aurions aimé une description un peu précise et détaillée.

Au 18<sup>e</sup> volume du *Viaje de España*, de D. Antonio Ponz, publié en 1794, l'auteur n'indique pas très clairement si en allant de Medina Sidonia à Tarifa il a visité ou non le *despoblado* de Bolonia : « On laisse à sa droite, écrit-il, un despoblado couvert de ruines que les paysans appellent *Bolonia* et qui sans doute fut l'ancienne Belon ou Belonion (?). Une part de ces ruines est maintenant couverte par l'eau de mer, et l'autre part existe encore sous la terre. Elles sont situées au pied d'une petite colline que l'on appelle cerro de la Plata. On distingue et reconnaît clairement la forme d'un amphithéâtre et de place en place les restes d'un aqueduc qui traversait la vallée jusqu'à la sierra de las Palomas. »

Plus tard, en 1832, Cean Bermudez (*Sumario de las antigüedades que hay en España*, p. 231, à l'article *Bolonia o Villavieja*) après avoir rappelé Fariñas, signale « un grand tronçon et d'autres plus petits de la muraille qui se dirigent du nord au sud, et dans l'enceinte les ruines d'autres édifices. On y trouve des restes de statues de marbre, des inscriptions que l'on n'a pas pu lire, de minces lames de plomb, des clous de bronze

et autres antiquités. Il s'y conserve aussi des vestiges d'un amphithéâtre dont les gradins et la cavea sont à découvert. Hors de la muraille se trouvent des tombeaux, et l'on reconnaît des ruines de maisons et de tours dans la mer même, jusqu'où s'étendait la ville. Elle s'approvisionnait d'eau à une source qui coule encore au cap de las Palomas, et que l'on amenait par un magnifique aqueduc dont il ne reste plus que des fragments de murs, d'arcades et de piliers. »

Pour avoir des précisions nouvelles au sujet de ces ruines, il faut arriver jusqu'à 1907. A cette date, le R. P. jésuite Jules Furgus, qu'un accident affreux a prématurément ravi à l'archéologie espagnole, a donné dans les *Annales de la Société archéologique de Bruxelles* (t. XX, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> livr., p. 149-160) le récit d'une excursion accompagnée de fouilles qu'il venait de faire à Bolonia. Il y cite des passages d'un rapport adressé par D. Amadeo Rodriguez, architecte provincial, à la *Commission du Musée archéologique et des monuments historiques de Cadix*, et publié dans le *Diario de Cadix*, n° 8919. « A environ 11 kilomètres à l'ouest de Tarifa, sur la côte voisine du cap de Plata et au pied de la sierra de Retin, se trouve un petit assemblage de maisons et un poste de carabiniers, appelé *Bolonia* (corruption du nom primitif), qui constitue un hameau dépendant de la ville de Tarifa. Il existe, en cet endroit, les restes visibles d'une ville jadis très importante à cause de sa proximité du cap Espartel, surtout pendant les âges où la navigation, dépourvue de boussole, se bornait à longer les côtes, et où les Phéniciens avaient le monopole du commerce, et principalement durant la période des guerres puniques. Des vestiges de l'ancien port qui fut, sans doute, décoré avec la magnificence propre à ces temps éloignés, se montrent sur le rivage de la mer, et l'on voit même des chapiteaux, des fûts de colonnes d'un style antérieur à la florissante architecture de l'Empire romain. Le bon état de conservation de l'amphithéâtre est aussi digne de remarque; les degrés, les portails et les caves destinées aux bêtes féroces se distinguent encore parfaitement, et la ressemblance de ce monument avec les constructions analogues qu'on admire à Pompéi et en bien d'autres lieux est frappante.

L'hémicycle tourné vers le rivage, et dont l'un des diamètres est formé par la scène, est habilement disposé, de sorte que le fond du tableau soit formé par la mer et au dernier plan l'horizon festonné par les montagnes d'Afrique, ce qui donne à l'ensemble une beauté et une grandeur impossibles à décrire. Un aqueduc en maçonnerie, qui vient se perdre dans les alentours de ce monument, me fait soupçonner qu'il aurait peut-être servi en certaines occasions de naumachie.

» Non loin du rivage, on distingue, parfaitement définies, les murailles qui défendaient la ville et les débris des tours; dans l'enceinte de ces remparts s'élèvent çà et là des monceaux de décombres, restes d'anciennes habitations. »

A cette description intéressante, malgré certaines erreurs d'appréciation, le R. P. Furgus se contente d'ajouter quelques lignes : « Il est nécessaire de faire remarquer, dit-il (p. 8), que les ruines que l'on aperçoit dans la triste vallée de Belon appartiennent aux bâtiments les plus saillants; les autres, en plus grand nombre, ont disparu sous une épaisse couche de sable. En effet, le vent d'est, très violent sur la côte de Tarifa, en écorchant le rivage, a couvert toute cette contrée, sur une étendue de plusieurs lieues, d'une nappe de sable qui atteint quelquefois 3 ou 4 mètres de profondeur. » Il dit encore (pp. 6 et 7) : « A en juger par le périmètre qu'occupent les ruines, la ville de Belon dut être très étendue. Aujourd'hui cette plage presque déserte n'est animée que par quelques chaumières parsemées, çà et là, dans la vallée, et dont l'ensemble prend le nom de *Despoblado de Bolonia*. On y découvre partout des restes d'édifices écroulés : près du rivage de la mer, les décombres du temple de Baal, dont les fragments de colonnes et quelques énormes chapiteaux jonchent le sol, à demi ensevelis dans le sable, et abandonnés à cause de l'impossibilité du transport. Plus loin, les fameuses *almadrabas* qui servaient pour la pêche et la salaison du thon, dont le commerce fut, tout le long de cette côte, déjà exploité par les Phéniciens. Mais ce qui attire singulièrement l'attention, c'est l'amphithéâtre, dont les hautes murailles sont à différents intervalles percées par des antres profonds, destinés à ren-

fermer les bêtes féroces. Ce monument, autrefois sans doute magnifique, d'où l'on peut contempler à très courte distance la vaste plaine des eaux du détroit de Gibraltar et les hautes montagnes de la côte d'Afrique, pouvait, dit-on, contenir plus de 50,000 personnes. »

Ces descriptions nous décidèrent à aller à notre tour visiter Boloniá, pour nous rendre compte de l'opportunité et de la facilité de fouilles méthodiques en des lieux si séduisants. Il s'agissait, il est vrai, d'une ville romaine, bien que le nom des Phéniciens soit venu sous la plume de quelques-uns de ceux que nous venons de citer, et ces villes risquent, en Espagne, d'être moins intéressantes que les villes phéniciennes ou grecques, et surtout que les villes purement ibériques. Mais il se trouve que les numismates ont tous signalé de très curieuses monnaies, du reste assez rares, au nom de *Bailo* ou *Baelo* et portant aussi d'autres inscriptions en caractères inconnus et jusqu'ici illisibles; ils ont d'ordinaire appelé ces monnaies *bastulo-phéniciennes*, sans que cette appellation soit clairement justifiée. Cela, joint à la mention faite par Bermudez d'inscriptions illisibles, nous donnait à penser que sous les ruines romaines, ou non loin des ruines romaines, devaient se trouver celles d'une cité indigène qu'il serait important de connaître ou d'étudier.

Au mois de juin 1914, nous fîmes l'excursion avec M. Vallois, ancien membre de l'École française d'Athènes, alors membre de l'École des Hautes Études hispaniques, et nous en revînmes avec la conviction qu'il y avait beaucoup à faire.

Notre première campagne, qui a duré un mois, n'a pas trompé nos espérances.

## II

Quelle est vraiment la ville romaine qui se cache sous le nom de *Bolonia*? Le problème, jusqu'à présent, n'est pas très facile à résoudre.

Les auteurs anciens ont signalé sur la côte, dans les parages où est située Bolonia, entre *Calpe* (Gibraltar) et le cap Tra-



falgar (*promontoire de Junon*), quelques établissements dont les noms se rapprochent plus ou moins de la forme *Bolonia*.

Strabon, après avoir parlé de *Mellaria*, place non loin d'elle, vers l'ouest, la ville de *Belo*, Βέλων πόλις, et le fleuve du même nom. On exportait de là beaucoup d'articles de commerce, et en particulier des poissons salés qui avaient du renom (III, 140).

Pline l'Ancien (III, 3, 7), citant les villes qui se trouvent sur la côte depuis le *Promontorium Junonis* jusqu'à *Calpe*, les énumère dans cet ordre : *Baelo*, *Mellaria*, *fretum ex Atalantico mari*, *Carleia Tartesos a Graecis dicta*, *mons Calpe*.

Pomponius Mela, qui est également du premier siècle, énumère aussi, mais en sens contraire, *Mellaria*, et *Bello* (*sic*) et *Baesippo* (II, 6, p. 54).

Au milieu du II<sup>e</sup> siècle, Ptolémée (II, 4, 5) nomme la ville et le fleuve homonyme, comme Strabon, après le promontoire de Junon, sous la forme qui correspond bien au *Bailo* ou *Baelo* des monnaie. Son énumération diffère, du reste, un peu des précédentes, et elle est plus complète (ce qui ne veut pas dire qu'elle ne renferme pas d'erreurs) que les précédentes; il cite, après Βαίλων, Μενραλίς (Μελλαρία), Τρανσοῦκτα, Βαρθήσουλα et Καρτεία.

Les géographes plus récents perdent la notion jusque-là une et assez simple de cette région. Par exemple, au III<sup>e</sup> siècle, Solin (24, 1) transforme Βέλων ou Βαίλων en *Belone* ou *Bellone*; l'itinéraire d'Antonin (407, 3) en fait *Belone* ou *Bellone Claudia*, d'accord en cela avec le géographe de Ravenne (305, 12; 344, 9).

Au V<sup>e</sup> siècle, tandis que Marcien d'Héraclée reprend la forme Βέλων πόλις et Βέλων ποταμός, il nous apprend qu'il y a de 150 à 200 stades entre la ville et l'embouchure du fleuve du même nom, ce qui est difficile à comprendre (p. 547, 7).

Quant à Étienne de Byzance, il dénature le nom en Βήλος ou Μήλος, afin de pouvoir en donner une étymologie. Le passage vaut d'être cité : « Βήλος ή και Μήλος, πρὸς ταῖς Ἡρακλίδους στήλαις, ἀμροτέρων ἐτύμως λεγόμενων τῷ τοῦ ἀρχαίου βηλὸν λέγειν τὸν οὐδὲν τῆς θύρας, καὶ ταύτην κατῆσθαι παρὰ τὸν οὐδὲν τοῦ Ὠκεανοῦ. Μήλος

δὲ καὶ Μηλαρία, δύο πόλεις ἐπὶ τοῖς πέρασιν, τὴν αὐτὴν ἔμφασιν ἔχουσιν ἀπὸ τῆς κλήσεως τῶν μῆλων, ἃ χρύσεια λέγεται Ἡρακλῆς ἐκ τῆς Λιθύης ἀγρο-  
χέιναι. »

Enfin Tzetzès, au XII<sup>e</sup> siècle, retrouve la forme correcte *Bailo* (8, 710), qui est non seulement donnée par quelques-uns des auteurs cités, mais par les monnaies dont nous avons déjà parlé.

Étant donnés ces textes, et puisque jusqu'ici aucun document épigraphique ne nous vient en aide, la question est de savoir à quelle des villes signalées entre Calpe et le promontoire de Junon peuvent bien correspondre les ruines de Bolonia.

Il vient tout d'abord à l'esprit que *Bolonia* est *Belo*. Cependant l'identification n'a pas été toujours admise. Fariñas place à Bolonia la ville de Mellaria, et repousse Belo jusqu'à Barbate. « A Bolonia, ni à plus de deux lieues sur la côte, de part et d'autre, il n'y a aucun fleuve que le Rio Barbate. » Quant à Besippo, il la place à Trafalgar. Son argument a peu de valeur, car il y a bien, à l'est de Bolonia, et touchant presque la nécropole, un torrent assez important pour que l'on ait dû construire, afin que l'aqueduc puisse le franchir, de hautes et larges arcades.

Céan Bermudez se trompe lorsqu'il attribue à Fariñas l'identification de Bolonia avec Julia Traducta, identification qu'il accepte. Mais il ajoute aussi que quelques géographes modernes placent Julia Traducta à *Bullon*, site peu éloigné de l'embouchure du rio Barbate; c'est là qu'il veut reconnaître, dans des ruines qu'il y signale, la ville que Strabon appelle *Bellus (sic)*. Ainsi donc, il se retrouve tout de même d'accord, ou à peu près, avec Fariñas.

Ponz ne se prononce pas; quant à Florez: « Nous ne pouvons pas douter, dit-il (*Esp. Sagr.*, XVIII, p. 54), que le rio Belon soit celui que l'on appelle Barbate, car il n'y en a pas d'autre entre Trafalgar et la pointe de Tarifa, près de laquelle était située Mellaria; venait ensuite la ville de Belo, et Besippo était au cap Trafalgar. »

Il semble que cette opinion ait longtemps prévalu. Mais,

d'autre part, A. de Castro, dans son *Historia de Cádiz* (1858), p. 14, s'il identifie bien le *rio Barbate* avec le *Belona*(?) des anciens, place tout de même Belo à Bolonia. La même solution bâtarde du problème se retrouve dans l'œuvre de D. Pedro Madrazo, *España, sus monumentos e historia*, Sevilla y Cadiz, p. 181 (cité par le R. P. Furgus).

Enfin, les géographes et archéologues plus récents reviennent peu à peu à l'idée que Belo doit être située à Bolonia. Madoz (*Diccionario geográfico-histórico*, s. v. *Belon*) écrit, sans du reste donner ses preuves : « Cette ville se réduit avec toute précision à Belon. »

Nous sommes étonnés que le savant Emil Hübner, qui, il vrai, n'a pas visité Bolonia et n'a pas su qu'il y a véritablement un rio presque dans les ruines, ait continué à identifier le Belon avec le rio Barbate, tout en situant Belon polis à Bolonia. Il est pourtant inadmissible *a priori* qu'un fleuve qui a donné son nom à une ville, ou qui l'a reçu d'elle, se trouve à plusieurs lieues de cette ville. Quoi qu'il en soit, il n'hésite pas à poser que *Bolonia = Belo*, expliquant ainsi l'origine du nom : « *Boloniae nomen ex Baelone sive Baelona potest corruptum esse, ut ex Barcinone evasit Barcelona.* » Hübner soutient la même thèse dans l'article *Baelo* de la Real-Encyclopaedie de Pauly-Wissowa<sup>1</sup>.

Quant aux numismates, A. Heiss, *Monnaies antiques de l'Espagne*, p. 340, affirme à tort que « l'identification de cette ville avec le despoblado connu sous le nom de Bolonia est admise par tous les auteurs espagnols », et Delgado, *Nuevo Metodo de clasificacion de las medallas autonomas de España*, I, p. 38, se contente de dire que l'opinion générale place Belo à la Tour de Bolonia, non loin du rio Barbate. Ainsi ne se compromet-il pas. Nous ne savons pas d'ailleurs où il a puisé la mention de la *Torre de Bolonia*. Il n'y a de tours, à Bolonia, que celles qui subsistent plus ou moins bien conservées dans l'enceinte romaine. Peut-être quelqu'un a-t-il désigné sous ce

1. Nous n'avons pu prendre connaissance de l'article de la *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, XIII, 1862, p. 35 sq., où Hübner explique son opinion, non plus que de celui où Dellefsen s'y rallie, *Philol.*, XXX, 1870, p. 285.

nôm un tombeau antique qui se dresse sur le bord de la mer, au milieu de la nécropole, et dont nous nous occuperons plus tard.

En somme, ce qui est le plus clairement établi, c'est que Belo se trouvait entre Mellaria et Baesippo. L'essentiel est donc de fixer d'abord l'emplacement de ces deux villes.

Pour Mellaria, nous ne savons rien de précis. D'après les itinéraires, Mellaria se trouvait à six mille romains de Belo, c'est-à-dire à peu près à neuf kilomètres. Or, si l'on rapporte cette distance sur les meilleures cartes espagnoles, à l'est de Bolonia, on tombe, en suivant la côte, au *rio del Valle*, et à la petite baie de *Valdevaqueros*, en face de las *Casas de Porro*. En cet endroit, sont d'ailleurs signalés des emplacements dont les noms sont d'ordinaire de bons indices d'antiquités : *las Mezquitas*, *Cabrerizas subterranas*, *Cuevas*, etc. Pour Baesippo, on peut la fixer à 1 kilomètre à l'ouest du petit port de Barbate, près du castillo de Santiago, où il existe des ruines plusieurs fois signalées. Hübner y a reconnu les vestiges d'un temple ou d'une basilique chrétienne, une *exedra* taillée dans le roc, et de nombreux bassins à salaisons.

Si ces deux indications sont exactes, il ne semble guère y avoir place au doute : *Bolonia* est bien la *Belon polis*, *Belon*, *Belo* des textes, *Baelo*, *Bailo* des monnaies, dont le nom s'est conservé sans déformation ou transformation trop lointaine. Cependant, on n'aura une certitude complète que lorsqu'un document épigraphique viendra nous l'apporter<sup>1</sup>.

### III

L'un de nous a décrit les ruines de Bolonia telles qu'elles se présentaient avant les fouilles, et si l'on veut bien se reporter à la *Promenade archéologique* récemment publiée dans le *Bulletin hispanique*, on saura que le périmètre de la ville romaine est nettement déterminé par les restes d'une muraille fortifiée. Cette muraille forme un long rectangle dont un petit

1. Nous renvoyons pour cette question à l'article que l'un de nous vient de publier dans le *Bulletin* : G. Bonsor, *Les villes antiques du détroit de Gibraltar*, et à la carte qui l'accompagne.

côté, au sud, borde exactement le rivage de la mer, tandis que les grands côtés s'élèvent perpendiculairement à ce rivage, sur le penchant assez raide d'une colline. Les restes d'une nécropole s'étendent sur un petit plateau à peine élevé d'un ou deux



FIG. 1

mètres au-dessus du niveau de la plage, et situé tout contre la ville, à l'est.

Les fouilles de mai 1917 ont été effectuées :

- 1° Sur une partie du front de mer;
- 2° En arrière de la caserne des carabinieri, juste au point où commence la pente de la colline, au départ de la *vereda* (piste suivie par les piétons, les bêtes de somme et les troupeaux), semée de palmiers nains et de lentisques, qui l'escalade;
- 3° Dans la nécropole.

Tous les visiteurs de Bolonia ont été intéressés par les débris antiques, grosses pierres de taille plus ou moins ouvragées, blocs de béton congloméré avec des petits cailloux, des moellons écrasés, des fragments de tuiles et de briques, qui sont épars dans le sable au pied d'une muraille plus ou moins détruite et d'un terre-plein qui supporte, avec une misérable cabane, très vieille et couverte d'un toit en feuilles de palmito, une petite cantine toute neuve, horriblement coiffée de tôle ondulée.

Il y a quelques années, entre la première de ces constructions et le terre-plein, apparaissait le haut d'un fût de colonne qui portait encore un grand chapiteau; un autre tambour se voyait aussi, affleurant le sol ou plutôt le sable.

C'est ce que montre une intéressante photographie que nous pouvons reproduire ici (*fig. 1*). Elle fut prise il y a quelque trente ans par D. Angel Fernandez de Castro, alors *ingeniero de montes*. Quand nous avons visité Bolonia pour la première fois, il ne restait rien de cet ensemble. Les habitants de Bolonia nous ont raconté qu'il y a une dizaine d'années on eut l'idée d'enlever le chapiteau apparent et plusieurs autres, que la photographie ne montre pas, pour les transporter au musée de Cadix. On les jeta à bas du terre-plein pour les traîner ensuite sur le sable et les embarquer. Mais la barque envoyée de Tarifa se perdit corps et biens sur les dangereux récifs du cap de las Palomas, et l'on renonça au projet. Les chapiteaux furent bientôt recouverts par le sable; mais de temps en temps, aux jours de fortes marées, l'un ou l'autre apparaissait de nouveau.

L'imagination des voyageurs a travaillé au sujet de ces chapiteaux et de ces colonnes encore en place il y a peu d'années. Le R. P. Furgus dit notamment (p. 6) : « Dans le despoblado de Bolonia, on découvre partout des restes d'édifices écroulés. Près du rivage de la mer, les décombres du temple de Baal, dont les fragments de colonnes et quelques énormes chapiteaux jonchent le sol à demi ensevelis dans le sable et abandonnés à cause de l'impossibilité du transport. » Ce n'est pas, d'ailleurs, le bon Jésuite qui a inventé le Temple

de Baal ; le rédacteur du Rapport, D. Amadeo Rodriguez, n'en parle pas. Il se contente de dire : « Des vestiges de l'ancien port, qui fut, sans doute, décoré avec la magnificence propre à ces temps éloignés, se montrent sur le rivage de la mer, où l'on voit même des chapiteaux, des fûts de colonnes d'un style antérieur à la florissante architecture de l'Empire romain. » Mais il semble bien, jusqu'à plus ample informé, que ce soit là une opinion très ancienne, fondée sur on ne sait quelle tradi



FIG. 2

tion, et répétée sans critique. On la trouve, par exemple, exprimée par Don Adolfo de Castro, dans son *Historia de Cadiz y su Provincia*, publiée en 1858 (p. 14), et l'auteur ne cite comme autorité que le livre du docteur Villanueva, intitulé *Iberia Phoenicea* (Dublin, 1831). Elle apparaît aussi dans le livre de D. Pedro Madrazo, *España, sus monumentos e historia*, Sevilla y Cadiz, qui a dit (p. 181), en parlant de la ville antique appelée aujourd'hui Bolonia : « Son origine était phénicienne, et il y avait un temple consacré à Baal ou Bel. » Cet auteur dit un peu plus haut, en parlant de *Bellone Claudia*, qu'il identifie avec le despoblado de Bolonia : « ville située non loin du petit fleuve du même nom (Belona, aujourd'hui Barbate). On déduit la position qu'elle occupait des textes comparés de l'Antoninus, Pline et Solinus, qui conviennent qu'elle était le port d'ou,

généralement, les navires mettaient à la voile pour aller en Afrique. » Comme il confond, semble-t-il, la ville antique située à Bolonia et la ville antique située à Barbate (Baésippo<sup>3</sup>), il a dû attribuer à la première le temple que les auteurs attribuent à la seconde. Peut-être, plus simplement, faut-il admettre que le nom de *Belo* commençant par la syllabe *bel*, syllabe qui donne une forme courante du nom du dieu Baal, cela a suffi pour que l'on se soit cru autorisé à dire que Belo était la ville de Baal, lequel y avait tout naturellement un culte et un temple.

Une tradition rapportée par le P. Furgus veut qu'une partie de la ville ait été engloutie par la mer. On prétend même que parfois on aperçoit des ruines sous les flots. Il ne fait pas de doute pour nous — les fouilles en ont déjà donné la preuve — que la dispersion des pierres taillées au pied de la muraille, telle qu'elle apparaît dans la photographie que nous avons prise avant de commencer les fouilles, a fait naître cette légende (*fig. 2*).

Notre premier soin devait être d'explorer le sable au pied de la muraille pour recueillir les fragments architecturaux qu'il pouvait cacher, et de dégager un peu le front de cette muraille pour voir à quelle profondeur elle s'enfonce et sur quel sol elle repose.

Nous avons d'abord retourné les gros blocs travaillés dont çà et là une surface ou un angle émergeait, et nous avons eu la chance de retrouver, parmi les fragments ouvragés de moindre importance, dont un tambour de colonne cannelée et un morceau de vigoureuse corniche à moulures, trois des chapiteaux précipités du haut du terre-plein. Nous les avons fait remonter avec beaucoup de peine, non pas à leur place primitive, où ils seraient trop exposés, mais jusqu'à la caserne des carabiniers, dont ils égalaient maintenant la plate façade blanche, et où ils sont en sûreté.

Le premier que nous avons retrouvé est justement celui que montre encore en place la photographie ancienne.

Le chapiteau n'est pas complet; il était formé de deux morceaux; c'est la partie supérieure qui nous est conservée. A le



voir d'un peu loin, il semble dans un excellent état; mais ce n'est qu'une apparence. Nous ne possédons vraiment qu'un squelette, et encore a-t-il été lavé et rongé par la pluie, les embruns et le sable, qui pendant des siècles l'ont assailli tandis qu'il était à découvert. D'abord, le stuc qui le garnissait complètement a sauté jusqu'à la dernière parcelle; puis la



FIG. 3

Pierre, malgré sa très grande dureté, a été polie et pour ainsi dire émoussée, autant que pouvait l'être une pierre pleine de trous, de graviers et de coquillages fossiles incrustés. Tel qu'il est, le fragment laisse reconnaître la carcasse d'un grand chapiteau de style corinthien, dont les acanthes, les volutes et les autres ornements étaient largement et sobrement traités, par grandes masses peu détaillées. D'ailleurs, il n'est pas tout à fait juste de parler d'acanthé, car, à moins que le stuc n'ait précisé la forme et le détail des feuilles, dans le style gréco-romain, nous avons plutôt ici une interprétation large de ces ornements, et il paraît certain que l'auteur était un ouvrier du pays, fortement influencé par un art importé et dont il connaissait mal les conditions et la valeur. Pour tout dire, le

chapiteau est ibéro-romain; il nous donne un excellent exemple de ce que produit en architecture l'influence étrangère sur le génie indigène. L'impression qu'il nous donne, avec ses grandes proportions, la haute saillie de ses reliefs, où jouent largement la lumière et l'ombre, est celle d'une force qui ne nous étonne pas, et à la fois d'une sobriété assez rare dans l'art ibérique.

Les deux autres chapiteaux ne sont non plus que des fragments, comprenant l'abaque et l'extrémité supérieure des ornements qui paraient l'échine; mais ils sont moins épais. Comme, d'autre part, ils sont absolument semblables de proportions, de forme, de décoration et de travail, il faut remarquer le peu de soin qu'a eu le sculpteur d'introduire entre eux une uniformité absolue. Il faut dire, pour son excuse, que le stuc rendant invisible le raccord des deux pierres employées, l'inconvénient n'était pas bien grave.

En arrière de la caserne des carabiniers, au bas de la colline, nous avons retrouvé dans les broussailles un quatrième chapiteau analogue qui, n'ayant jamais été enterré, a beaucoup plus souffert que les précédents. Les chocs divers qu'il a subis au cours des siècles, l'action de l'air salin et des mousses l'ont rendu très fruste et presque méconnaissable. Il a appartenu sans aucun doute au même édifice. Nous l'avons, autant que possible, sauvé d'une lente destruction.

Après ce premier succès, nous avons ouvert dans le sable de la plage une tranchée perpendiculaire à la muraille, que nous avons dégagée sur une longueur de plusieurs mètres jusqu'aux fondations (*fig. 3*). Elle est très peu élevée dans l'état actuel; suivant que la crête en est plus ou moins déchiquetée, elle s'élève de 5 à 6 mètres au-dessus du niveau de la mer. Reposant sur un terrain mal défini, où le sable se mêle à la terre, elle est constituée d'abord par des fondations irrégulières en pierres de diverses grosseurs, les unes brutes, les autres sommairement équarries et mal parées sur la façade, ce qui semble indiquer que cette base était destinée à être cachée par un remblai ou un talus.

Sur cette substruction, dont la ligne supérieure n'est pas

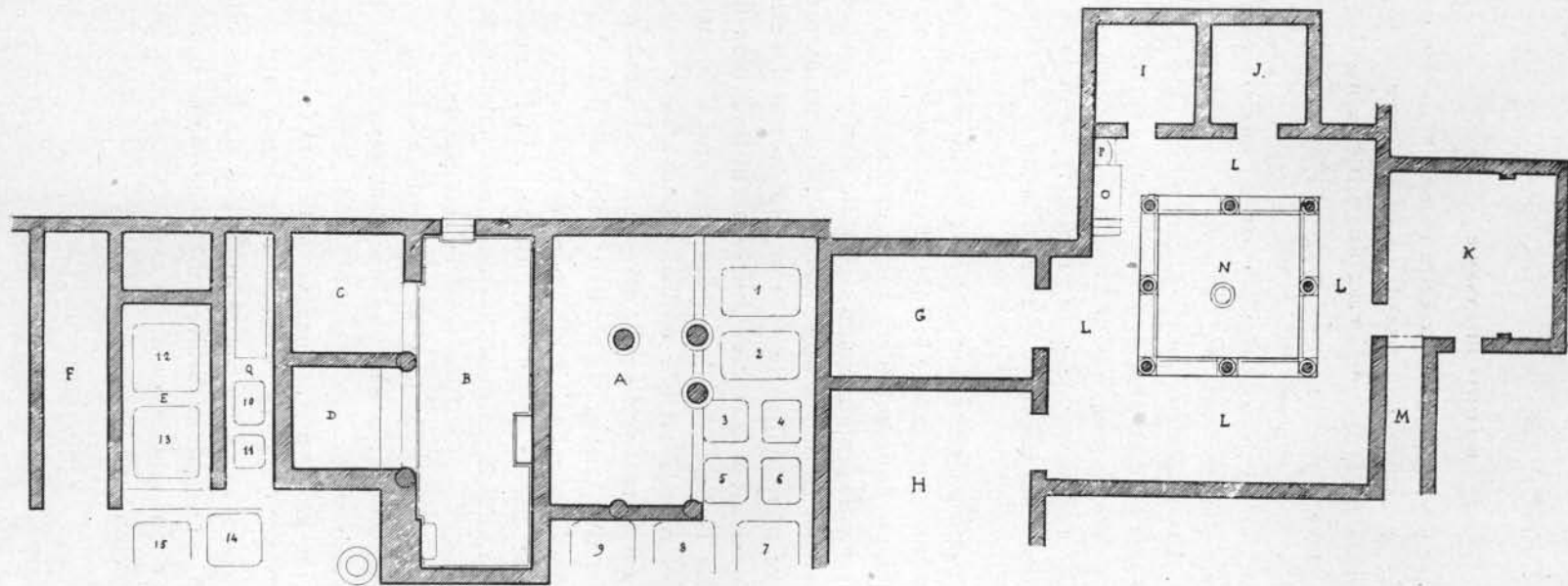


FIG. 4

Echelle



BOLONIA, 1917.

B

horizontale, reposent un peu en retrait deux assises un peu plus régulières, sans être pourtant en files correctes, et sur ces assises plusieurs rangs de pierres plus grosses, bien taillées et bien assemblées, et bien parées en façade, sans être pour cela de formes et de dimensions égales.

En somme, toute cette construction paraît une œuvre hâtive et de basse époque, et, dans tous les cas, une bien mauvaise fortification. Les matériaux en sont sans aucun doute réemployés, sans que l'on puisse dire encore d'où ils proviennent, ni à quelle bâtisse ils ont été empruntés. Nous verrons plus tard ce qu'il faut penser de cette muraille, que nous découvrirons d'ailleurs sur un front plus étendu dans la suite de nos fouilles.

Mais dès à présent nous pouvons affirmer que le sable ne s'est pas accumulé au fond de la baie de Bolonia en une aussi grande masse que l'on peut le croire à première vue, et que la tradition d'une ville profondément ensevelie a pu permettre de le supposer. Il est certain que le vent d'est, le *Levante*, remue le sable avec une continuité et une violence qui l'amoncellent rapidement; il forme en certains endroits, aux deux extrémités de la baie, des dunes énormes qui s'exhaussent sans cesse, et réussissent par endroits à escalader jusqu'au sommet l'escarpement vertical de très hautes falaises rocheuses; mais il arrive sans cesse, au lieu même de Bolonia, que la mer détruit l'œuvre de l'air, et que les vagues dispersent ou remportent ce que le *Levante* a entassé. Ainsi seulement s'explique que toute la ville antique n'ait pas depuis longtemps disparu jusqu'à ses derniers vestiges, et que les quelques mesures du hameau résistent aux pluies de sable qui les fouettent, les balaient, et se condensent autour d'elles sans réussir à les submerger.

Ce point une fois établi, nous avons attaqué les constructions de la terrasse, à l'endroit où était présumée la présence des colonnes récemment encore surmontées de leurs chapiteaux, et où l'on plaçait arbitrairement le temple de Baal.

Ce n'est pas un temple que nous avons déblayé, mais une importante usine à salaisons (Plan, *fig. 4*).

On sait que l'industrie du poisson salé ou conservé dans la saumure fut florissante durant toute l'antiquité sur toutes les côtes du sud de l'Ibérie, en particulier dans les régions du Portugal actuel et des provinces espagnoles d'Huelva, de Cadix et de Malaga. Ce n'est pas le lieu de rappeler tout ce que l'on sait sur la pêche du thon et du maquereau, sur le *garum*, etc., ni tous les sites où l'on a signalé des restes de bassins ou plutôt de grandes cuves bétonnées qui renferment assez souvent, avec des arêtes de poissons, des hameçons en bronze ou en fer de différentes dimensions. Il nous suffira de renvoyer à l'article *Garum* du *Dictionnaire des Antiquités* de Daremberg, Saglio et Pottier, et surtout à un article très bien documenté publié dans le *Bulletin hispanique*, en 1906, par un jeune savant portugais très actif, M. Mesquita de Figueiredo.

Mais si l'on a mentionné de nombreux bassins de ce genre, on n'avait pas encore eu l'occasion d'étudier l'ensemble d'un établissement destiné au nettoyage, au dépècement, puis à la salaison du poisson, et l'intérêt de notre découverte est d'autant plus grand que la ville de Belo était réputée comme un centre plus important de cette industrie si spéciale.

Déjà le R. P. Furgus avait remarqué que quelques vestiges apparents au bord de notre plage concordaient très bien avec le texte de Strabon : « Plus loin (que le temple de Baal), on voit les fameuses almadrabas qui servaient pour la pêche et la salaison du thon, dont le commerce fut tout le long de cette côte déjà exploité par les Phéniciens. » Cela n'est pas très juste, car par *almadraba* il faut entendre la *madraque*, bien connue de nos Provençaux, c'est-à-dire le filet de pêche, et les bassins en question, où l'on faisait macérer ou conserver le poisson, n'ont rien à voir avec sa capture. Mais on distingue en effet nettement, non seulement tout le long de la terrasse de la ville, mais à droite et à gauche, en dehors des murailles, les bords de plusieurs cuves plus ou moins intactes, et comblées de sable. Il s'en trouve même quelques-unes au bord de la nécropole à l'est, et à l'ouest, sur la plage même, à quelques mètres du talus qui la limite.

Les premières pelletées de sable que nous avons extraites,

juste en arrière du front de muraille que nous avons mis à l'air, nous ont fait entrer dans une fosse carrée (7 du plan), profonde, dont la destination n'était pas douteuse, et peu à peu nous en avons déblayé trois qui étaient contiguës, et qui varient peu de dimensions et de cavité (7, 8, 9).

Ces bassins se sont ensuite multipliés, et l'établissement semble en avoir compris en tout au moins 15, que nous situerons au fur et à mesure de notre exposé.

Le plan nous dispense d'une description fastidieuse. L'essentiel est de savoir que ces cuves sont toutes formées par des bassins étanches, construits en béton très dur et compact, où de menues pierres, des graviers, des fragments de tuiles et de briques concassées sont amalgamés dans le ciment. La surface est polie avec soin, les angles sont arrondis, et tout autour du fond règne un gros boudin en demi-rond destiné certainement à éviter que l'humidité ne séjourne dans l'angle formé par le fond et les parois, et pour faciliter le nettoyage. Aucun des bassins ne communique avec ses voisins, et l'on peut circuler facilement entre eux sur les cloisons, qui sont assez larges.

Le sable qui les remplissait ne contenait aucun objet intéressant. Il y avait de très nombreux os de poissons et des coquillages d'espèces diverses en abondance, mais ces détritres sont arrivés là avec le sable, et l'on ne peut y voir les restes de l'industrie antique. Nous avons seulement recueilli un certain nombre de gros clous en bronze qui probablement proviennent de l'auvent en planches qui devait abriter l'usine. Nous disons auvent, car rien ne nous autorise à dire que l'établissement était complètement clos et revêtu d'un toit en forme; nous verrons plus loin comment nous avons des raisons de croire qu'on y travaillait, sinon à l'air libre, du moins sous un couvert qui protégeait contre le soleil et la pluie.

Dans ces fosses, on versait sans doute la saumure dans laquelle on plongeait et laissait macérer les poissons; quelques-unes ont pu servir aussi de magasins pour conserver le poisson empilé. Mais avant la salaison d'autres opérations

étaient nécessaires : il fallait d'abord dépecer et nettoyer le poisson. Cette préparation avait lieu, croyons-nous, dans la grande salle marquée B sur notre plan.

Celle-ci est moins large que longue; le sol, qui est légèrement en pente vers la mer, est constitué comme le sol des bassins, du même conglomérat artificiel; les parois également. C'est là qu'on lavait le poisson à grande eau après l'avoir dépecé peut-être sur une grande dalle plate, en forme de banc, un peu surélevée, qui se trouve contre la paroi de l'est. Une sorte de saillie ronde autour de laquelle se creuse une rainure est ménagée à l'angle de la dalle, contre le mur, du côté de la terre; si nous comprenons bien, ce bouton solide était destiné à passer un tour de corde pour maintenir le poisson pendant qu'on le vidait et nettoyait.

Les eaux s'écoulaient vers l'angle de l'ouest, où a été ingénieusement ménagé un petit bassin; c'est là sans doute que l'on poussait avec une pelle ou un balai les eaux qui auraient pu être difficilement recueillies sur le sol plat; rassemblées dans la petite cuve, on pouvait aisément les épuiser.

Nous avons cru d'abord que ce petit bassin communiquait avec un grand puisard (D du plan) qui se trouve de l'autre côté du mur, mais il n'en est rien.

Nous avons vidé ce puisard jusqu'à la profondeur où, ayant atteint le niveau de la mer, l'eau a afflué, et arrêté le travail. Il est construit en moellons, assez soigneusement, mais sans aucun revêtement qui en assure l'étanchéité. Il était comblé, non plus de sable, comme les fosses à poissons, sinon à la couche supérieure, mais de terre grasse, de pierres, de briques, de charbons et de débris divers. On y a retrouvé beaucoup de tessons provenant de poteries grossières, de grands récipients de plusieurs formes. Il y avait aussi des fragments de la poterie dite sagontine (*barro saguntino*), rouge ou jaune, dont un seul avec marque, un morceau de lampe romaine, des clous de bronze et une monnaie en très mauvais état. Mais ce qui dominait, c'était les os de poissons et d'autres animaux.

A mi-hauteur, dans le mur parallèle à la mer, une ou deux pierres saillantes semblent disposées pour que l'on puisse y

poser les pieds et descendre vers le fond. Un peu au-dessus de ces pierres, on a disposé dans la paroi quelques moellons verticaux séparés par des vides; nous avons songé à un trop-plein, mais les vides ne traversant pas la muraille, rien n'est plus incertain.

En avant du puits et jusqu'à la muraille de soutènement, il existe un espace libre, une petite salle carrée et plane, dont seulement un angle est occupé par une grande cuvette circulaire, à rebords saillants, qui est fort endommagée, et semble avoir souffert d'un remaniement des murs en cette région.

En arrière du puits est une salle plus grande (C), sans aucune cavité, et refendue en deux parties inégales par une large murette partant de la paroi de l'ouest, mais interrompue avant de rejoindre la paroi parallèle. Dans le mur de fond, sur lequel nous reviendrons, et au ras du sol, est insérée une dalle saillante de 25 centimètres, qui a pu servir à maints usages.

Nous avons atteint certainement la limite de l'usine vers l'est, après avoir mis à découvert deux grandes pièces très différentes l'une de l'autre.

La première, salle A, est toute unie et toute nue; le sol est, comme toujours, bétonné, et elle n'a d'intérêt que grâce à l'existence d'une colonne à peu près centrale, dont nous reparlerons. Il est difficile d'indiquer quelle était la destination de cette chambre, qui a 8<sup>m</sup>75 sur 5<sup>m</sup>05. A défaut de toute disposition qui permette d'y reconnaître un atelier, on peut songer à un magasin.

La seconde, à droite de la première, est plus intéressante. Aussi longue et un peu plus étroite que la précédente, elle est limitée à l'est par une muraille assez haute, sans ouvertures, qui rappelle la première que nous avons décrite. On peut bien en observer la construction, en moellons et ciment, sur la photographie ancienne que reproduit la *figure 1*; on la voit sortant un peu du sol en arrière des colonnes. Cette salle a ceci de particulier qu'au fond le sol de béton est surélevé sur toute la largeur, comme pour favoriser l'écoulement d'un liquide; ce n'était pourtant pas là une laverie, car tout l'espace



qui reste libre est occupé par six fosses à salaison, deux grandes, qui occupent chacune toute la largeur, et quatre petites disposées deux par deux (1, 2, 3, 4, 5, 6).

D'autre part, à l'ouest, à gauche du puisard en regardant la ville, nous avons aussi déblayé deux salles. La première, Q du plan, est tout étroite, et occupée par trois petites fosses oblongues profondes d'un peu plus de 1 mètre. La seconde, E du plan, comprend, au fond, une petite chambre rectangulaire qui semble complètement close; du moins, actuellement, on n'y reconnaît aucune porte, et en avant deux grands bassins profonds de 1<sup>m</sup>20 (12, 13). En avant de Q et E, contre la muraille extérieure, il y a encore deux grands bassins profonds, qui s'alignent à peu près avec les premiers que nous avons explorés, à l'est (14 et 15).

La salle E est fermée à l'ouest par un mur semblable au mur limite de l'est, mur sans percée aucune, du moins dans la partie conservée, et qui pourrait bien marquer, de ce côté, la limite de l'usine. Nous n'avons plus déblayé de ce côté qu'un couloir étroit, F, sans ouvertures latérales, et venant buter contre le mur du nord. Mais pour avoir la certitude qu'il n'y a pas encore par là une succession de compartiments du même genre, il faut attendre la suite des fouilles.

Toutes ces constructions sont certainement d'époque romaine et de date assez basse. Nous en avons plusieurs preuves intéressantes.

D'abord toutes les salles sont adossées à une muraille dont on ne pouvait pas soupçonner l'existence avant les fouilles, et qui était la véritable muraille de la ville sur le front de mer. Celle-ci n'est pas édifiée, comme celle dont nous avons parlé plus haut, avec des pierres de fortune, empruntées pour la plupart à des démolitions. Les assises de moellons et de dalles qui la composent ne sont ni uniformes ni régulières, mais l'ensemble a un aspect d'unité qui n'est pas trompeur. Il ressemble du reste à celui des tronçons de l'enceinte qui subsistent encore et déterminent le périmètre de la ville. Cela prouve que toute la terrasse qu'occupe l'usine est artificielle et postérieure à l'édification de l'enceinte romaine. La première

muraille que nous avons décrite a été élevée à seule fin de soutenir le terre-plein où devait s'asseoir notre établissement, et elle double, pour ainsi dire, la muraille ancienne.

Cette dernière est percée d'une série de meurtrières antiques, avec ébrasement extérieur, et placées tout près du sommet actuel. Cela prouve qu'il régnait un chemin de ronde à l'intérieur.

Pour donner accès à l'usine, on avait percé dans la muraille une porte étroite et haute qui donne justement dans la grande salle B. Nous avons dû la faire murer, après l'avoir dégagée à l'extérieur, parce qu'en arrière de l'enceinte, comme en avant, le sable s'est amoncelé, comblant la ville, et que peu compact et mal résistant, ce sable glissait et s'écoulait par l'ouverture, et la petite cabane construite au-dessus risquait de venir à bas. Nous avons eu là une première preuve que le sol de Belo était notablement au-dessous du sol de Bolonia.

Quant aux colonnes qui supportèrent jadis les chapiteaux et donnaient, avant les fouilles, quelque apparence de vérité à l'hypothèse d'un temple ou de tout autre grand édifice en ce lieu, nous les avons retrouvées au nombre de cinq, disposées de façon curieuse. Mais elles n'ont été mises là, malheureusement, qu'à titre de matériaux réemployés. On pouvait, du reste, le prévoir dès qu'il a été certain que la construction explorée était relativement récente.

Dans la grande salle A, il y en avait une placée en avant du mur de ville et sur la ligne médiane de la salle. C'est celle qui supportait le grand chapiteau n° 1 tel qu'il apparaît sur la photographie ancienne. Il ne s'agit pas d'ailleurs de colonne proprement dite, mais d'un tronçon de colonne sur laquelle on avait adapté une moitié de chapiteau. Elle se compose d'une base pesante, seulement moulurée de deux gros tores très saillants, et de deux tambours à pans coupés au nombre de seize. Elle repose directement sur le sol.

Dans le mur qui sépare la salle A de la salle de droite, il y avait deux autres tronçons de colonnes engagées. La première était à la même distance du mur de la ville que celle que nous venons de décrire, et s'alignait avec elle. Elle est constituée

par une base identique et un seul tambour également à pans coupés. La seconde est, dans le mur, à peu près à la même distance de la première que celle-ci de la colonne isolée. Elle comprenait aussi une base semblable engagée de même dans le mur jusqu'au-dessous du premier tore et débordant à droite et à gauche, plus un seul tambour, lisse cette fois.

On a pris grand soin que les surfaces supérieures de ces trois supports fussent au même niveau, ce qui indique clairement qu'ils jouaient un rôle commun. Il ne nous semble pas qu'ils aient pu servir à autre chose qu'à supporter le toit de bois de l'édifice, tel que nous l'avons supposé. Chacun portait un des trois chapiteaux décrits plus haut. Il est remarquable que dans l'alignement de la colonne 1 et dans celui des colonnes 2 et 3, normalement au mur d'enceinte, nous avons trouvé profondément enfoncés et maçonnés dans un petit mur parallèle au front de mer, et séparant la salle A des bassins à poissons 8 et 9 qui la précèdent, deux fûts de colonnes de petit diamètre qui, eux aussi, sont bien disposés pour recevoir un poteau vertical.

Il est naturel que dans une salle sans cesse mouillée on ait évité de faire reposer du bois directement sur le sol. Il est seulement étrange que l'on se soit donné la peine de transporter des tronçons de colonnes aussi grosses et pesantes et de les couronner de leurs chapiteaux, car si le chapiteau n° 1 a bien certainement été placé sur la colonne 1, il n'est pas douteux que les deux autres chapiteaux que nous avons extraits du sable étaient jadis adaptés au sommet des colonnes 2 et 3.

La muraille qui sépare la grande salle B de la salle C et du puisard D nous réservait une surprise du même genre. Là aussi nous avons trouvé engagées deux colonnes factices, surmontées encore de leurs chapiteaux, mais sans bases. Il n'est pas probable qu'elles proviennent du même édifice que les trois premières, car elles en diffèrent complètement.

Les tambours sont non plus à pans coupés, ou lisses, mais à grosses cannelures et recouverts de stuc. Les chapiteaux ne sont pas plus complets que les précédents; ils étaient taillés

dans deux blocs qui se superposaient. On n'a employé que les pierres inférieures et il manque celles qui comprenaient les abaques. On a vu que c'était justement le contraire qui s'était produit pour les trois chapiteaux de la salle A.

Ces chapiteaux étaient d'un style corinthien assez pur. Taillés, comme les colonnes, dans une pierre très mauvaise,



FIG. 5

impossible à polir, tous les accidents de toute sorte y abondant, on y avait sculpté sommairement, comme pour les autres, une sorte de squelette très peu détaillé, où les feuilles d'acanthé étaient rapidement ébauchées. Ce squelette avait été partout recouvert d'une couche assez épaisse de stuc très plastique qui avait permis de préciser avec quelque finesse tous les détails de l'ornementation. Cet enduit est presque partout conservé. Le style est habile, et plus près des modèles classiques que le sculpteur avait pu voir et étudier; mais le style est loin cependant de l'élégance des beaux chapiteaux grecs ou romains du même ordre. Il y a surtout abondance de

rainures verticales et de trous profonds dans la dentelure retroussée des feuillages, et cela sent nettement la décadence (*fig. 5 et 6*).

Comme les deux colonnes étaient engagées dans le mur, qui n'a pas plus de 1 mètre de hauteur, et que le bas du premier



FIG. 6

tambour était caché par le béton du sol, nous avons pu croire un instant que les fûts se prolongeraient par le bas et pourraient, encore en place, provenir d'un édifice antérieur à l'usine. Mais il n'en était rien, et nous avons pu nous convaincre, en creusant un grand trou auprès d'elles, que le terre-plein, tout entier formé de terres et de pierres rapportées, ne cache rien dans sa masse artificielle.

Nous savons du moins à quoi servaient ces deux supports. En effet, l'extrémité de la banquette où étaient encastrées les colonnes se relève en une pile lorsqu'elle vient buter contre

le mur de la ville; cette pile était couronnée par une large pierre saillant à droite et à gauche en forme de corbeaux, dont la face supérieure était juste au niveau de la face supérieure des chapiteaux. Sur cette sorte de sommier reposait encore le départ d'un arc en maçonnerie dont l'autre extrémité venait poser sur la première colonne. On en voit nettement les traces sur le chapiteau. Il est probable qu'un arc semblable



FIG. 7

se tendait de ce chapiteau au suivant. Les salles B et C avaient donc vue l'une sur l'autre par cette double ouverture, sans pour cela communiquer entre elles, car le mur bas de séparation n'a pas de porte. Il est d'ailleurs bâti, sous le recouvrement de béton, en maçonnerie très solide, où de grosses pierres de taille réemployées se mêlent à des pierres plus petites et à des moellons. La face supérieure formait comme une banquette aux angles émoussés.

Assurément le dos des arcs soutenait les poutres du toit.

Pour sauver les chapiteaux, dont le stuc est très fragile, et se décolle trop facilement, nous les avons fait remonter comme

les autres, avec leurs colonnes, devant la caserne des carabinieri dont elles flanquent la porte d'entrée en attendant qu'on les transporte en un lieu plus sûr encore.

Nous avons dit que le déblaiement de l'usine n'était pas terminé peut-être; nous ne savons pas encore exactement jusqu'où elle s'étendait à gauche. Il est fort possible d'autre part qu'elle ait eu des dépendances en arrière du mur de ville



FIG. 8

et que la porte de la grande salle B soit non pas la porte d'entrée, mais une porte de communication avec d'autres salles destinées par exemple à la manutention du poisson, à la préparation du garum, aux bureaux de commerce, etc. Mais pour pousser la fouille dans ce sens il faudrait exproprier et démolir la cabane et la cantine, ce qui se fera peut-être un jour.

En attendant, nous avons porté les travaux à droite de la salle A, c'est-à-dire à l'est, où la place était libre, au bord de la grande esplanade qui sert de place publique à Bolonia.

Nous y avons promptement découvert et déblayé une grande maison entièrement comblée de sable, qui a pu être celle du propriétaire de l'usine. Elle ne manque pas d'intérêt.

C'est une maison construite sur le plan des maisons gréco-romaines, telles que celles de Délos, par exemple. Les pièces d'habitation s'y distribuent autour d'un péristyle.

Ce péristyle est assez bien conservé (*fig. 7 et 8*). De forme à peu près carrée, il est constitué par une large galerie dont le toit était soutenu par huit colonnes disposées en carré autour d'un



FIG. 9

large impluvium. Ces colonnes ne reposent pas sur le sol; elles sont élevées et engagées dans une banquette d'un mètre de hauteur environ, et un peu plus étroite en haut qu'à la base. Cette banquette en maçonnerie était arrondie par le haut et recouverte entièrement de stuc peint en rose tendre. A l'ouest l'œuvre est mieux conservée que sur les autres côtés. On remarque à la base un coussinet saillant, en demi-rond, comme ceux qui règnent autour des bassins et des chambres de l'usine, ce qui semble prouver que le sol du patio était également bétonné et préparé soit pour recevoir les eaux pluviales, soit pour être lavé à grande eau. Nous n'avons pas vu le moindre vestige qui puisse faire songer à un pavage en mosaïque.



A l'est, la banquette ne subsiste intacte qu'en partie; c'est dans ce mur qu'il y avait sans doute un passage pour descendre dans le patio, dont le sol était plus bas que celui du péristyle. Le mur du nord a été remanié; il est plus élevé que les autres, irrégulier et sans stuc; on l'a prolongé aux deux bouts au delà des colonnes d'angles pour isoler et fermer le couloir



FIG. 10

correspondant du péristyle. Aux deux extrémités de cette adjonction nous avons trouvé en place et appuyées contre les murs latéraux les deux parties d'un fût de colonne coupé en deux dans le sens de la longueur.

Quant aux colonnes, elles méritent attention. Les bases de cinq d'entre elles sont encore à leur place. Six sont constituées par une base prolongée en fût plus ou moins long et plus ou moins conique. Pour celles qui étaient les plus courtes, nous les avons aisément surmontées d'une partie de leurs piliers retrouvés étendus à pied d'œuvre.

Ces bases sont fort simples; comme celles des hautes colonnes réemployées dans l'usine, elles montrent en principe un double boudin séparé par une gorge plus ou moins étroite

et profonde. Aucune d'elles d'ailleurs n'offre le même profil. L'une d'elles, n° 3<sup>1</sup>, a le boudin supérieur aplati en un listel aux bords arrondis. Celle qui porte le n° 8 est plus soignée : le boudin supérieur se raccorde au fût par un listel, et le boudin inférieur se raccorde à la gorge de séparation par une moulure plate semblable. Le départ du fût est très oblique à la base, ce qui indique une colonne très fortement conique. Les bases n° 4 et 5 ont aussi un système délicat de moulures entre les deux parties saillantes, dont la première est un gros tore, tandis que la seconde est aplatie en listel.

Ce qui constitue les supports des colonnes 6 et 7 est beaucoup plus intéressant : ce ne sont plus des bases, mais des chapiteaux renversés, reposant sur l'abaque, et cela nous en dit long sur l'époque où fut construite la maison, sur la valeur et le goût de l'architecte et de son temps (*fig. 9 et 10*). Comme on en peut juger par nos photographies, les deux chapiteaux-bases ne sont pas identiques; ils sont tous les deux d'ordre dorique romain, mais l'échine de l'un et de l'autre a renoncé à la forme bombée qui est la grande originalité de l'ordre dorique grec. Le n° 6 se compose d'une première partie plate et oblique qui se raccorde à une partie très légèrement concave, laquelle s'arrête à l'annelet. Au n° 7, plus élégant et soigné, il y a sous le tailloir une partie plate perpendiculaire qui s'unit par une fine gorge et un petit rond à une partie concave obliquant vers l'annelet très saillant.

La pierre de ces différents membres d'architecture, tirés on ne sait d'où, et si arbitrairement assemblés et employés, est mauvaise comme toute celle du pays, de grain rude, semée de trous, mais le tout était recouvert de stuc peint. Il en reste encore d'assez larges plaques, en particulier sur la colonne n° 3, et ce stuc était coloré d'un beau rouge pompéien.

Nous avons relevé dans les rares pierres ornementales qui gisaient dans le sable trois autres chapiteaux qui, sans doute, jouaient bien ceux-là le rôle pour lequel ils avaient été taillés primitivement. Ils sont tous les trois distincts, mais également

1. Nous comptons les colonnes en partant de l'angle sud-est et en suivant et tournant de droite à gauche du plan.

d'un dorique très bâtard, comme le montrent nos photographies. L'état de conservation en est du reste très mauvais, et ils ne gardent pas trace de stuc (*fig. 11 et 12*).

En dehors des bases, des chapiteaux et des fûts, nous n'avons recueilli comme fragments d'architecture importants que deux débris de demi-colonnes engagées, surmontées d'une moulure qui peut marquer le départ d'une base aussi bien que d'un chapiteau; mais nous n'avons pas reconnu où ces pierres ont pu être employées.



FIG. 11

L'impluvium, limité par le petit mur et la colonnade, devait être pavé, comme nous l'avons dit, mais nous ne savons pas comment. Par suite de la disparition de ce pavement, le sol a été abaissé au-dessous de celui du péristyle. Au centre se trouvait un puits étroit, N, que nous avons fait vider, sans y rien trouver d'intéressant jusqu'au niveau des eaux de la mer, où nous n'avons plus rencontré qu'une boue gluante. L'ouverture avait été couverte d'une large pierre plate, et le *puleal*, aux bords tout usés par le frottement des cordes, avait été relégué dans un angle de l'impluvium. Nous l'avons retrouvé et remis sommairement en place. Il est en pierre, et formé, semble-t-il, d'un tambour de colonne évidé.

Le péristyle et l'impluvium n'étaient pas situés au centre de la maison. Sur le front de mer, côté sud, nous avons provisoirement

rement arrêté la fouille au mur du péristyle, et nous ne savons pas encore s'il y avait quelque salle entre ce mur et le mur de la ville. Dans tous les cas, nous n'avons pas remarqué qu'il y eût une porte.

Sur le côté est nous avons dégagé un couloir M, assez étroit, montant en pente douce perpendiculairement à la mer. Il est



FIG. 12

très probable que c'était le couloir d'accès au péristyle, et peut-être le couloir d'entrée de l'habitation. Ce n'était certainement pas une ruelle, comme nous y avons songé d'abord, car il débouche dans une pièce assez grande, K, par une porte dont le seuil est encore en place. Cette pièce communique avec le péristyle et aussi avec une autre salle placée en avant d'elle, et qui n'est pas encore complètement déblayée.

Sur le côté nord, parallèle à la mer, nous avons nettoyé deux chambres. La première, J, n'a de particulier qu'un dallage en pierres irrégulières. Sur les murs, à la partie basse, on voit des restes d'un enduit décoré de bandes rouges. Sans doute lorsque l'on a fermé ce côté du péristyle, comme nous l'avons dit plus haut, on a retréci la porte par un mur à mi-hauteur

qui l'obstrue à moitié. On remarque dans les montants d'une part un trou, de l'autre une encoche en virgule destinés à une fermeture à la barre telle qu'on la pratique encore de nos jours en bien des pays. Le mur de droite de cette salle est mitoyen avec une maison voisine, qui s'enfonce en coin dans celle qui nous occupe, et dont nous avons réservé le déblaiement.

La salle adjacente, I, à gauche, est sans intérêt. Elle ne communique pas avec la précédente, et la porte qui donne sur le péristyle en a été également rendue plus étroite lorsque l'on a construit dans l'angle nord-ouest du péristyle une sorte d'escalier massif, O, flanquant un petit fourneau de cuisine en maçonnerie, P, que nous avons retrouvé en bon état.

Le mur de l'ouest est mitoyen avec une autre maison enfouie sous le sable, et dont nous réservons le déblaiement pour une prochaine campagne. On peut déjà constater que nous sommes tombés sur un îlot de maisons assez compact, maisons enchevêtrées les unes dans les autres, et que nous pouvons espérer rendre au jour un quartier assez complet.

Sur le côté ouest du péristyle s'ouvrent enfin deux pièces qui semblent avoir été les principales de la maison. Elles paraissent avoir été décorées avec un certain soin, et même quelque luxe. La première, G, était revêtue de stuc peint. Il était figuré à la base une plinthe où des bandes verticales de diverses couleurs, soulignées de traits blancs, déterminaient des tableaux. La seconde, H, est remarquable par les restes de grands dessins en rouge sur fond jaune. Ils représentent des feuilles largement traitées, du reste sans aucun souci de copier ou d'imiter la nature. Mais ce qu'il y a de très intéressant, c'est que les mêmes motifs, exécutés certainement par le même peintre, se retrouvent sur les parois d'une fosse funéraire qui sera décrite dans un autre chapitre, et cela pourra nous donner quelque éclaircissement sur l'époque où furent construites la maison et la tombe.

Pour le moment, il nous suffit de revenir et d'insister sur ce point bien établi que la maison, quoique construite suivant la meilleure tradition de l'architecture romano-grecque, est de

basse époque. Le réemploi de matériaux anciens, utilisés parfois à contresens, le prouve clairement. De plus, l'habitation est contemporaine de l'établissement à salaisons, où nous avons reconnu des réemplois du même genre, et dont les murs sont de type exactement analogue.

Ajoutons qu'à une époque plus récente encore, la partie arrière de la construction a été modifiée, et c'est à cette époque sans doute que la margelle du puits, qui gênait les occupants à sa place centrale, a été roulée à l'angle d'où nous l'avons tirée<sup>1</sup>. Il n'est pas dit, d'ailleurs, que ç'ait été là le dernier avatar, car plus d'un de nos ouvriers de Bolonia a rêvé d'échanger sa pauvre baraque contre la vieille maison romaine et nous ne serions pas étonnés, si l'on n'a pas fait bonne garde, de trouver quelque pittoresque tribu de gitanes confortablement installée dans le tablinum hospitalier.

Cette première fouille nous donne l'assurance que tout le quartier de la ville qui s'étendait du bord de la plage au pied de la colline est assez bien conservé sous le sable, et nous essaierons de le déblayer, tout autant que les constructions modernes qui l'entourent et le recouvrent en partie nous le permettront.

#### IV

A la fin du mois de mai, le Levante a soufflé parfois avec une telle force que le sable fouettait le visage des ouvriers travaillant au bord de la mer et les aveuglait. Nous avons dû transporter les fouilles en un site plus abrité, et nous avons choisi, en arrière du quartier des carabiniers, le point où la *vereda* buissonneuse commence à gravir la colline.

Le site était marqué par quelques grosses pierres qui, sous les lentisques et les palmiers nains, paraissaient disposées en ordre. Là le travail était plus lent et plus dur, car le sable est remplacé par une terre compacte et lourde entremêlée de

1. Nous apprenons avec regret que ce puteal a été enlevé de la maison par ceux mêmes qui auraient dû le protéger, et surmonte maintenant le puits de la caserne des douaniers.

cailloux, et où se cramponnent profondément les racines des buissons. Nous avons pourtant réussi à déblayer assez vite une curieuse construction de bonne époque romaine, une fontaine publique monumentale.

Le plan en est très simple : c'est un bassin dont la forme générale est un segment de cercle, très peu profond, où les eaux se déversaient par des bouches fixées sur un gros mur d'arrière (*fig. 13 et 14*).

Au milieu de l'arc, dont la concavité est tournée vers la

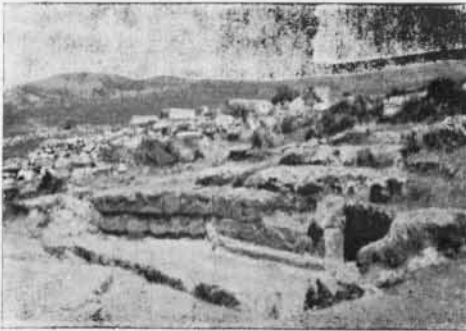


FIG. 13

mer, se détache en forte saillie une sorte de socle massif qui était sans doute destiné à supporter un motif ornamental, soit sculpture, soit simplement architecture. Lorsque nous continuerons la fouille en arrière de l'édifice, où le terrain paraît amoncelé en butte artificielle, nous retrouverons sans doute les conduits qui amenaient l'eau et pourrons savoir d'où celle-ci provenait. Il est plus que probable qu'elle descendait par des canaux souterrains d'une grande citerne qui se trouve à mi-hauteur de la colline, presque au centre de l'enceinte murée. Cette citerne elle-même devait être le réceptacle des eaux amenées par les deux aqueducs venant l'un de l'est, l'autre de l'ouest, dont il reste d'importants vestiges, et que nous étudierons plus tard.

Quoi qu'il en soit, la fontaine fut construite avec beaucoup de soin, et décorée avec un certain luxe. Tandis que la corde tendue sous l'arc du bassin est formée d'une petite banquette

basse en pierres recouvertes de béton, le bassin lui-même est solidement bétonné, et, comme dans les salles et bassins de l'usine, il court au fond, tout autour, un coussinet arrondi qui rendait plus facile le nettoyage. Quant à l'arc lui-même, avec sa partie saillante, il est établi actuellement par trois assises de grosses pierres de taille bien équarries et bien

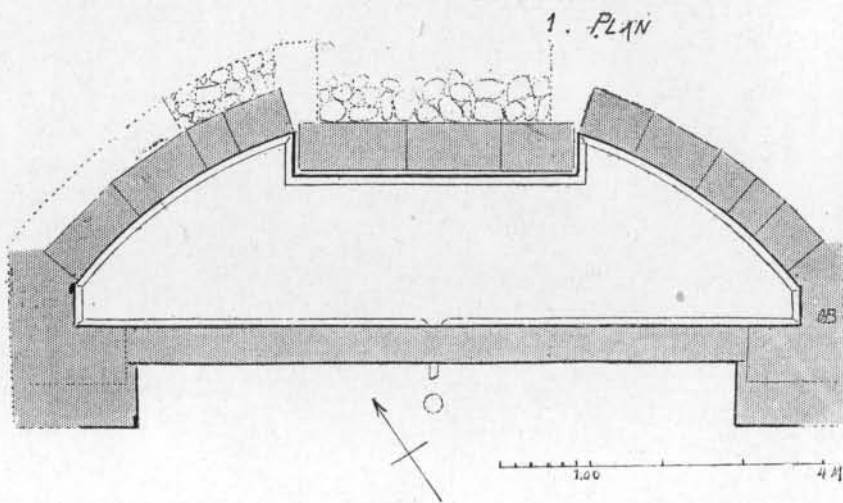


FIG. 14

jointes. Elles étaient à l'origine ravalées au même plan ; mais sans doute à la suite d'un tremblement de terre il y a eu un mouvement régulier qui a chassé les deux assises supérieures en avant, de sorte qu'aujourd'hui la plus haute fait une légère saillie sur celle du milieu, et celle-ci sur la troisième, qui, fortement adhérente au sol, n'a pas bougé. Le socle a été lui-même ébranlé, mais les blocs dont il est construit étant plus lourds ont mieux résisté à la poussée, et le mouvement en avant a été moins sensible. Il se compose d'un soubassement assez bas, supportant deux assises en retrait de quelques centimètres. A l'assise supérieure il manque un des blocs, qui en avait été arraché avant les fouilles. La face du socle est plane, et cette masse cubique et rectiligne coupe heureusement la courbe du reste de la paroi de fond.

Toute la surface des pierres a été à dessein laissée assez



fruste, pour permettre la meilleure adhérence d'une couche épaisse de mortier très dur qui la recouvrait entièrement. Cet enduit s'est conservé en beaucoup d'endroits. Le tremblement de terre qui a ébranlé les blocs l'a presque toujours brisé suivant les lignes de joint; mais il a résisté par places et s'est seulement détaché sans tomber, formant ainsi des boursoffures qui sont de véritables témoins du cataclysme.

Cet enduit de mortier a été partout piqueté avec la pointe de la truelle. C'est qu'il n'était pas apparent: toute la muraille était revêtue de minces plaques de marbre blanc, dont nous avons retrouvé beaucoup de morceaux dans les décombres. La plupart de ces plaques sont lisses, mais plusieurs sont ornées de cannelures rudementées, ce qui prouve une certaine variété dans la décoration.

On remarque dans l'enduit de mortier, et, quand le mortier a disparu, dans la pierre, un grand nombre de trous qui sont les trous des crampons de bronze par où se fixait ce riche revêtement; quelques-uns de ces crampons ont été retrouvés.

On voit de plus à droite et à gauche du socle, et sur le socle même, des trous plus nets, plus profonds et régulièrement placés; ils servaient sans doute à fixer des ornements, mais non des bouches d'eau, comme nous y avons songé tout d'abord, parce que les pierres ne sont pas percées pour l'adduction du liquide. Il est possible que l'eau n'ait été projetée dans le bassin que par un mufle de lion fixé assez haut sur une pierre d'une assise disparue du socle. Nous avons en effet recueilli dans le bassin un fragment de sculpture en bronze qui provient certainement d'une crinière.

L'eau s'écoulait du bassin par un tuyau de plomb que nous avons retrouvé en place, juste au milieu de la banquette d'avant, et juste au ras du sol bétonné. Elle se déversait dans un petit puisard à embouchure ronde (de 25 à 30 centimètres de diamètre) et creusée dans une pierre posée à plat. En avant du bassin le sol, qui est un peu en contre-bas du radier, est lui-même bétonné; nous n'avons pas encore découvert cette surface, et ne savons pas s'il s'agit d'un bassin secondaire

placé devant l'autre, ou simplement d'une petite place d'accès à la fontaine.

Enfin nous avons recueilli d'assez nombreux fragments de la dédicace monumentale qui relatait l'histoire de l'œuvre. Quelques-uns, les plus petits, étaient épars dans les décombres, à divers niveaux; les plus grands étaient à plat sur le sol même du bassin, mêlés à des débris d'une moulure en marbre teinté et veiné de rose, qui certainement formait un cadre à l'inscription.

Par malheur, malgré tous nos efforts et un patient travail de mosaïstes, nous n'avons pas pu reconstituer le texte.

L'inscription était certainement en deux parties, car trois morceaux sont plus épais que les autres.



De la première, dont voici le fac-similé, il ne reste que quelques lettres, hautes de 12 centimètres. On n'en peut rien tirer, et l'on voit seulement qu'elle comprenait trois lignes au moins.

La seconde est plus importante. Elle comportait au moins six lignes gravées aussi en grandes lettres de 11 à 12 centimètres et fort belles.

Le deuxième fragment est composé de 19 morceaux.



Comme l'indique le dernier mot, DEDIC, la fontaine était un présent fait à la ville. A la ligne précédente, il faut sans doute restituer *ad] duxi [t*, ce qui prouve que le bienfaiteur de Bolonia non seulement construisit la fontaine publique, mais fit les frais de l'adduction des eaux.

A la première ligne de la première plaque on lisait probablement le nom de ce bienfaiteur, *L. LA...* La syllabe *AL*, à la seconde ligne, est peut-être le reste du mot *GAL*, *G]al[eria tribu*, car il est certain que l'inscription débordait sur une plaque à gauche. Nous ne savons que tirer de la syllabe *MOL* à la troisième ligne, car on voit à droite, sur la cassure, le départ d'un jambage qui ne peut provenir que d'un *A*, et l'on ne peut songer à aucune forme du substantif *moles*, qui aurait pu faire allusion aux aqueducs ou à la construction même de la fontaine, ni du verbe *moliri*. D'autre part, comme les mots de l'inscription semblent avoir été tous séparés, il est difficile de voir ici la fin d'un mot au datif ou à l'ablatif, ou toute autre forme terminée en *mo*, avec le début d'un autre mot.

Le mystère où nous restons est regrettable. Du moins avons-nous trouvé le premier document épigraphique de Bolonia, car on ne peut compter pour tels un petit débris d'épithaphe de basse époque signalé par le R. P. Furgus, et un autre que nous avons vu en la possession d'un habitant de Bolonia.

Si l'on en juge par la forme des lettres, et malgré les feuilles de lierre qui servent de points, la fontaine a pu être édiflée aussi bien au premier qu'au second siècle de notre ère, et c'est là une remarque de bon augure pour les trouvailles futures.

## V

### La Nécropole<sup>1</sup>.

A trois cents mètres environ à l'est de Bolonia on remarque, isolé au milieu d'une plaine de sable un peu élevée en plateau au-dessus du niveau de la mer, un petit édifice à base carrée dont la partie supérieure se terminait en pyramide. C'était un mausolée romain, le seul qui reste encore debout de la vaste nécropole qui s'étendait entre une voie romaine et la mer. Il mesure 2<sup>m</sup>20 de côté, et repose sur une base qu'une fouille nous a permis de voir. Celle-ci a 2<sup>m</sup>75 de côté et 48 centimètres

1. Ce chapitre est dû exclusivement à M. George Bonsor.

de hauteur. L'édifice complet mesurait environ 6 mètres de hauteur. Le côté nord du mausolée représente une petite



FIG. 15

ouverture carrée qui donnait accès à une niche ou cellule intérieure destinée à recevoir plusieurs urnes cinéraires. Il est probable que sur la dalle de marbre qui fermait cette ouverture

était gravée l'inscription funéraire que tout passant pouvait lire de la voie romaine, le chemin actuel de Bolonia au hameau voisin El Lentiscar (fig. 15 et 16).

Les gens du pays appellent ce petit édifice *El hornillo* de



FIG. 16

Sainte Catherine. On sait que cette sainte ne fut pas brûlée comme sainte Eulalie de Mérida; il faudrait donc donner ici au mot *hornillo* une autre signification. Peut-être s'agit-il tout simplement d'une *hornacina*, c'est-à-dire une niche dans laquelle aurait été exposée pendant plusieurs siècles à la vénération des paysans une statuette de la sainte. Ce serait même à cause de cet emploi sous les Visigoths ou après la Reconquista que le mausolée devrait d'être encore debout.

Le 20 mai, nous découvrîmes à 30 mètres à l'est de cette niche ou chapelle de sainte Catherine le premier tombeau.

Celui-ci se présente sous la forme d'un petit enclos muré, à base carrée, mesurant à l'intérieur 1<sup>m</sup>80 de côté. La cons-

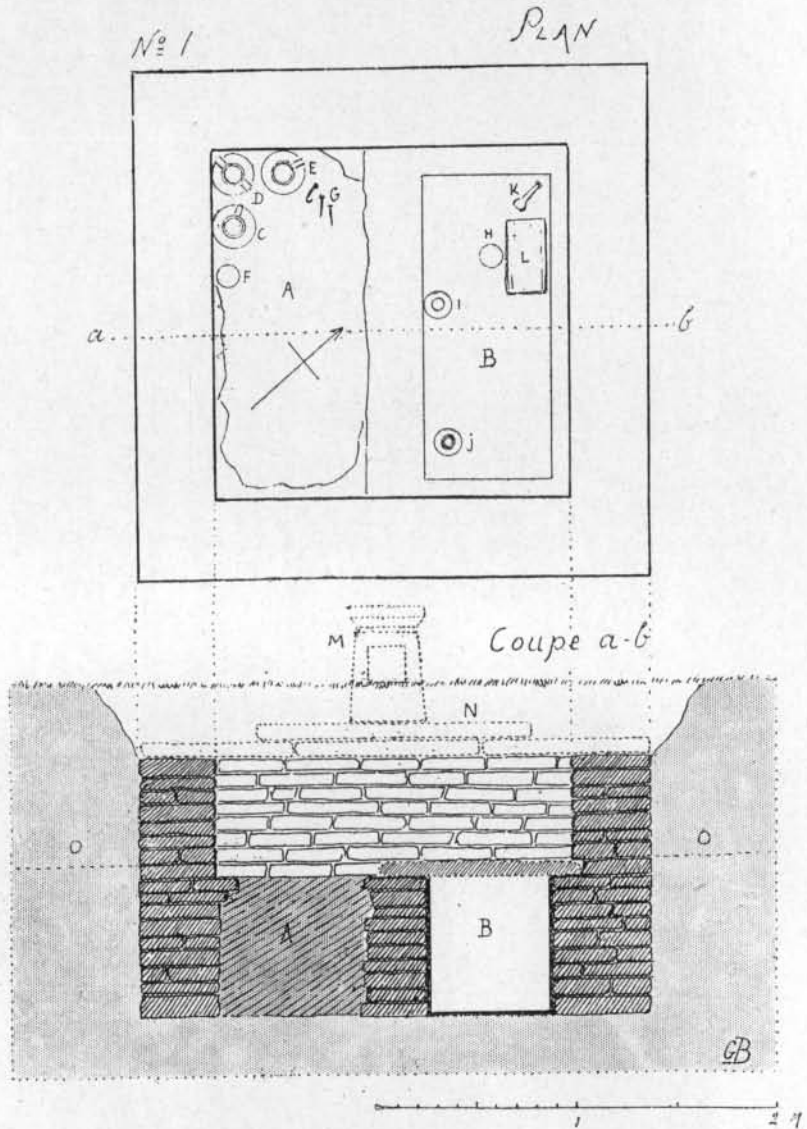


FIG. 17

truction en est en pierres irrégulières noyées dans un mortier d'une grande dureté. On déblaya l'intérieur où l'on trouva perdu dans le sable un cippe funéraire de pierre qui avait été

enduit de stuc. A 60 centimètres de profondeur on découvrit une fosse à crémation, et à côté un caveau, la tombe proprement dite, dont les dalles de couverture avaient disparu, ce qui indique clairement que la tombe avait été violée. Les parois du caveau avaient été enduites de stuc. Au fond on trouva quelques objets épars : une urne de pierre, deux petits pots, une tasse et une fiole de verre. Dans un coin de l'empla-

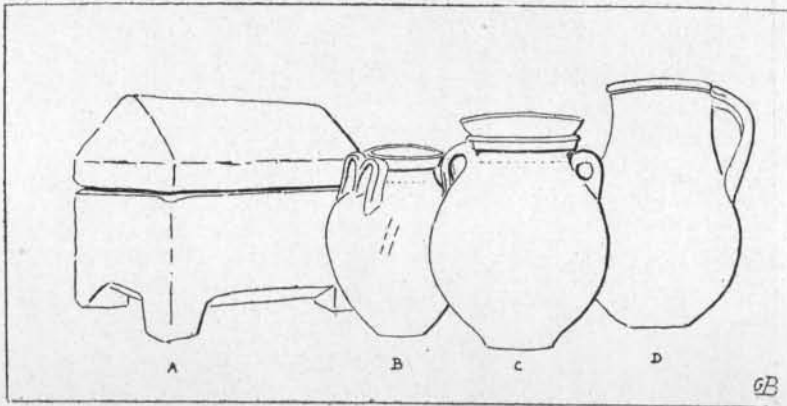


FIG. 18

cement du bûcher on trouva enfouies dans un sable noirâtre mélangé de cendres trois grandes cruches, dont une avec deux anses, une patère et trois grands clous de fer. Ces clous nous rappellent, ici comme à Carmona, que le brancard (*feretrum*) pour le transport des morts était déposé sur le bûcher et brûlé avec le corps (*fig. 17 et 18*).

Le 29 mai on découvrit un second tombeau de la même forme et construction, mais plus grand que le premier, mesurant à l'intérieur 2<sup>m</sup>60 de côté. Malheureusement, le caveau avait aussi été violé et les dalles de couverture enlevées, à l'exception d'un fragment qui, étant tombé au fond du caveau, avait réduit en pièces une urne de verre et un godet de cuivre. On releva près de là, en bon état de conservation, un miroir circulaire métallique. Le site de l'*ustrinum* nous procura encore moins d'objets que le caveau : une grande cruche ne contenant que du sable, un fond de patère en

poterie rouge, une fiole de verre et une petite pelle de fer qui dut servir à racler la terre des outils (*fig. 19 et 20*).

On pouvait pénétrer dans le caveau par une petite ouverture pratiquée du côté de la fosse à crémation. Cette porte mesure 30 centimètres de largeur et 48 de hauteur; elle était suffisam-



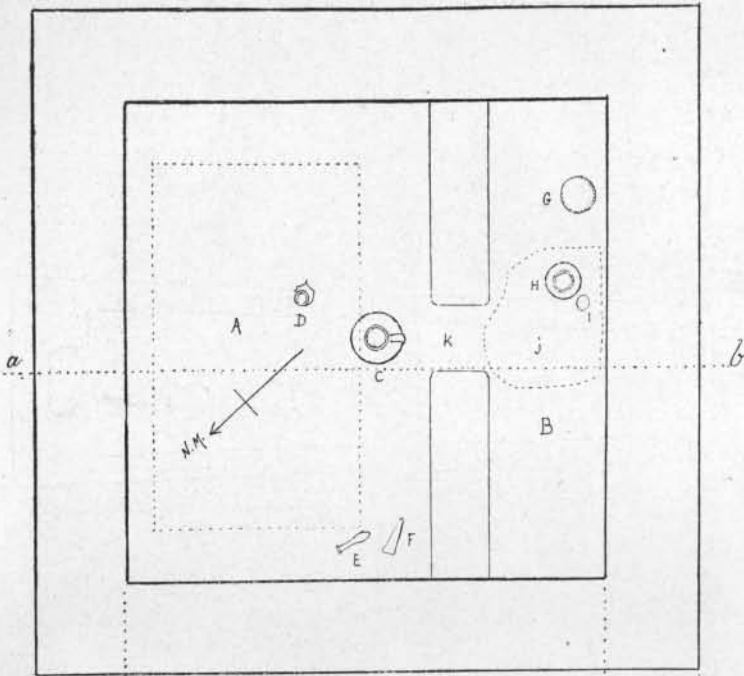
FIG. 19

ment large pour permettre à une personne de se glisser à l'intérieur pour y déposer de nouvelles urnes. Nous en avons fait la preuve avec un de nos ouvriers. Cette entrée dispensait de lever les dalles de couverture. Une surprise nous était réservée: les parois de ce caveau étaient peintes. On y voit une décoration de feuillages, de grandes feuilles vertes cernées d'un trait rouge sur un fond jaune. C'est mauvais comme décoration; nous espérons trouver mieux dans d'autres tombes. En général, les peintures qui ne devaient jamais voir le jour n'étaient pas exécutées avec soin. Nous avons reconnu la même peinture, mais plus soignée, sur les murs d'une des salles de la maison attenante à l'usine de salaisons. Sans aucun doute la maison et l'usine sont bien contemporaines; malheu-



N<sup>o</sup> 2

PLAN



COUPE a-b

2 M.

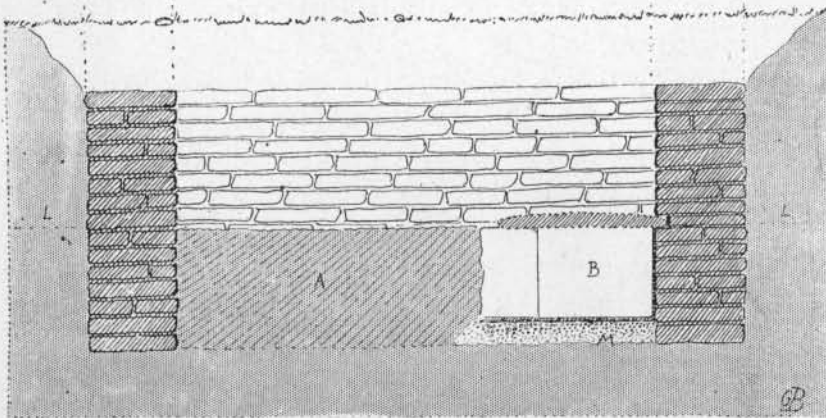


FIG. 20

reusement, aucune monnaie n'a été recueillie dans la tombe, pour nous fixer sur l'époque de ces constructions.

D'autres enclos funéraires plus ou moins semblables aux deux tombeaux que nous venons de décrire apparaissent à la surface du sol près de la mer. Il y en a un surtout, le plus grand, mesurant plus de 10 mètres de côté, et dont l'intérieur paraît avoir été complètement bouleversé par les chercheurs

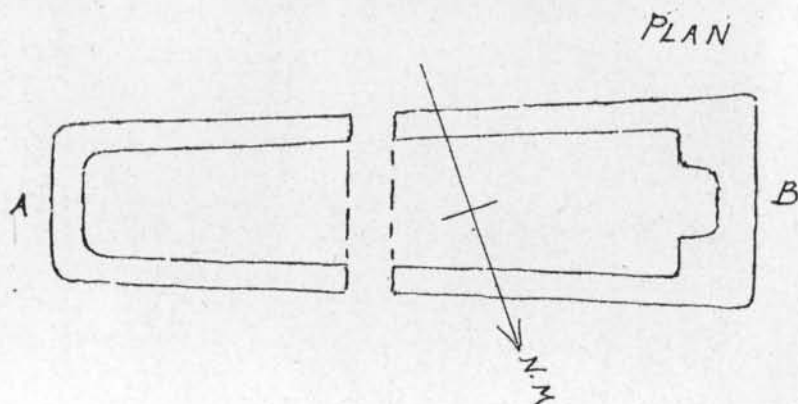


FIG. 21

de trésors de Bolonia. Il conviendrait cependant de le vider entièrement afin de se rendre compte de la division intérieure, où, en plus du caveau et de l'*ustrinum*, on trouvera peut-être un ou plusieurs *triclinia* et d'autres dépendances du service des banquets funéraires.

Ces constructions sont d'une solidité à toute épreuve. Ce sont des tombes de famille dont les caveaux pouvaient contenir un grand nombre d'urnes. Après chaque funéraille on remplissait l'enclos de sable qu'on couvrait ensuite de grandes dalles, et on plaçait au milieu le cippe avec l'inscription. Cette forme de tombe romaine n'avait pas encore été signalée dans l'archéologie espagnole; aussi croyons-nous que les fouilles futures nous réservent des découvertes encore plus intéressantes.

A l'extrémité orientale de la nécropole, près du ruisseau Alpariate, qui semble en indiquer la limite, on découvrit il y a quelques années un véritable champ d'urnes (romaines).

Elles se présentaient groupées, chacune dans un creux du sol et recouverte d'une pierre; d'autres urnes en poterie, des vases, des patères, etc., se trouvaient sous un toit de tuiles plates disposées en dos d'âne. Un trou creusé dans une pierre de taille contenait une belle urne de verre à deux anses. De nombreux objets de verre en parfait état de conservation furent aussi découverts dans un caveau formé de dalles.

Ces détails nous furent communiqués par les auteurs des

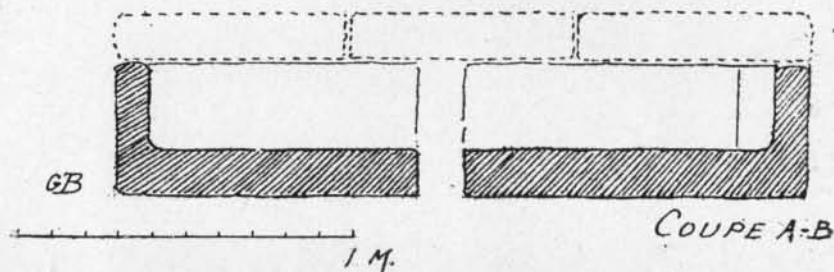


FIG. 22

fouilles, des pêcheurs de Bolonia, qui vendirent tous ces objets à Tarifa, sauf l'urne de verre et d'autres objets intéressants que nous avons pu voir chez un habitant du hameau. Quand l'état de la mer ne leur permettait pas de s'embarquer, ces braves gens se livraient à cette pêche assez lucrative dans les sables de l'antique nécropole qu'ils dévastèrent.

Avant notre arrivée à Bolonia, le lieutenant de carabiniers, qui constitue à lui seul toute l'autorité du village (car il n'y a à Bolonia ni alcade, ni juge, ni curé, ni médecin), avait été averti par le gouvernement que toute fouille clandestine devait être dorénavant rigoureusement interdite.

Notre ami M. Arthur Engel nous a donné ce renseignement intéressant qu'un sabre ou une épée antique trouvée à Bolonia avait été offerte en don à l'ayuntamiento d'Algésiras. Cette arme (était-elle ibérique ou romaine, il serait utile de le savoir) provenait très probablement de la nécropole. Nous n'oublierons pas de faire une petite enquête à ce sujet.

Dans la muraille d'enceinte, du côté de l'est, nous avons vu dans le jardin d'un original personnage qui s'est fait maestro

ambulant, des ruines qui semblent indiquer une porte de ville. Elle est en partie recouverte de sable, ce qui nous a empêchés d'en lever le plan. Près de cette porte, entre la muraille et les premiers tombeaux romains, vers l'est, nous découvrîmes un cimetière chrétien visigoth.

On y voit plusieurs rangées de sépultures à inhumation,

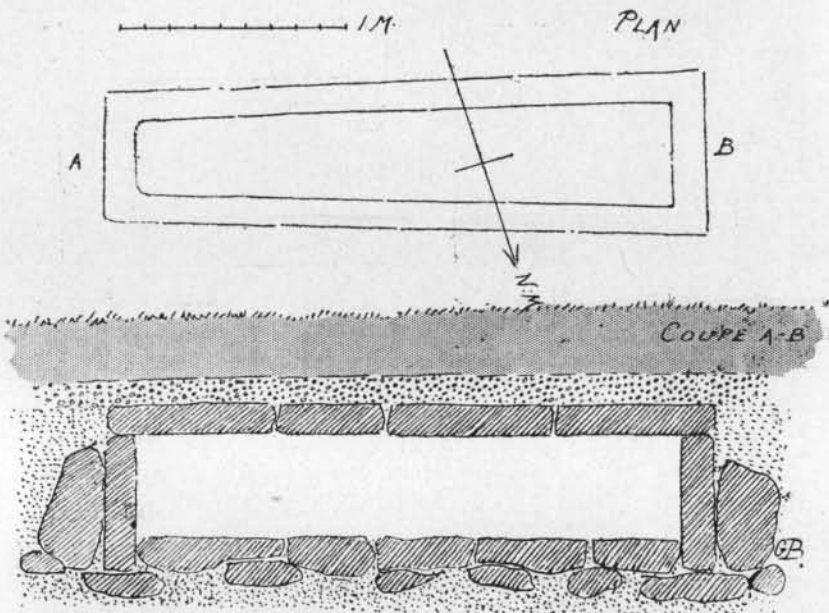


FIG. 23

à peu de profondeur. Ce sont des auges sépulcrales en pierre (*fig. 21 et 22*), des fosses en maçonnerie (*fig. 23*) ou simplement creusées dans le sol et recouvertes de dalles. Toutes ces sépultures, qui ne contiennent que des squelettes, sont orientées de l'est à l'ouest, la tête invariablement vers l'ouest. Aucun objet n'a été relevé jusqu'ici.

Il convient cependant d'en continuer l'exploration, si l'on considère que d'autres cimetières visigoths en Andalousie, comme par exemple à *La Peña de la Sal* et à *Peñaflor*, sur le Guadalquivir, nous procurèrent l'occasion de découvrir de nombreux cercueils en plomb, des inscriptions et quelques joyaux intéressants.

Enfin, une troisième nécropole a été signalée par le R. P. Furgus, dans le récit de sa rapide excursion à Bolonia (p. 11 du tiré à part). Elle se trouvait à l'ouest de Bolonia, « sur une petite colline couverte d'une couche de sable épaisse parfois de 2 à 3 mètres », de l'autre côté du ruisseau qui descend du moulin de Carrisales. Le P. Furgus n'y trouva, dit-il, que des urnes funéraires.

Nous n'avons pas eu le temps de reconnaître les lieux; aussi regrettons-nous d'avoir à remettre à une autre occasion l'exploration de ce cimetière.

PIERRE PARIS et GEORGE BONSOR.

---

---

BORDEAUX. — IMPRIMERIES GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 9-11.

---

# LA REVISTA QUINCENAL

Aparece el 10 y el 25 de cada mes

Calle del Bruch, 35, BARCELONA

PRECIOS DE SUSCRIPCIÓN :

ESPAÑA, un año, 24 ptas.; seis meses, 13 ptas. EXTRANJERO, un año, 32 ptas.

## Publications du « CENTRO DE ESTUDIOS HISTÓRICOS »

- ALONSO CORTÉS (N.). — Casos cervantinos que tocan a Valladolid.  
ARIGITA Y LASA (M.). — Cartulario de D. Felipe III, rey de Francia.  
CAZURRO (M.). — Los monumentos megalíticos de la provincia de Gerona.  
GÓMEZ-MORENO (M.), et PIJOÁN (L.). — Materiales de Arqueología española.  
GRAS Y DE ESTEVA (R.). — Zamora en tiempo de la guerra de la Independencia.  
HINOJOSA (E. DE). — El elemento germánico en el Derecho español.  
JUSÉ (E. DE). — Libro de Regla o Cartulario de la antigua Abadía de Santillana del Mar.  
LONGÁS (P.). — Vida religiosa de los Moriscos.  
MENÉNDEZ PIDAL (R.). — Cancionero de Romances impreso en Amberes sin año.  
CASTRO (A.) et ONÍS (F.). — Fueros leoneses de Zamora, Salamanca, Ledesma y Alba de Tormes.  
ORUETA Y DUARTE (R. DE). — La vida y la obra de Pedro de Mena y Medrano.  
PAZ (J.). — Archivo general de Simancas. Catálogo IV. Secretaría de Estado. Tomo I.  
PÉREZ DE HITA, GINÉS. — Guerras civiles de Granada. Reproducción de la edición de 1619, publicada por Paula Blanchard-Demouge, I y II.  
RIBA Y GARCÍA. — El Consejo supremo de Aragón en el reinado de Felipe II.  
RIBERA (J.). — Historia de los Jueces de Córdoba por Aljoxani. Texto árabe y traducción española.  
SERRANO Y SANZ (M.). — Noticias y documentos históricos del condado de Ribagorza hasta la muerte de Sancho Garcés III, año 1035.  
TORMO Y MONZÓ (E.). — Notas del Archivo de la catedral de Toledo, redactadas sistemáticamente en el siglo XVIII, por el canónigo-obrero D. Francisco Pérez Sedano.  
TORRE Y DEL CERRO (A. DE LA). — Memoria de la vida de Fr. Francisco Jiménez de Cisneros, por Juan Vallejo.  
VELÁZQUEZ BOSCO (R.). — Arte del califato en Córdoba. Medina Azzahra y Alamiiriya.  
VÉLEZ DE GUEVARA (LUIS). — La Serrana de la Vera. Publicada por R. Menéndez Pidal y M<sup>a</sup> Goyri de Menéndez Pidal.  
Ces publications peuvent être fournies par la Librairie DOSSAT, plaza de Santa Ana, 9, Madrid.

*Este Boletín sale trimestralmente (á principios de enero, abril, julio y noviembre). — Centros de suscripción. BORDEAUX: Feret, rue de Grassi, 9; TOULOUSE: Éd. Privat, rue des Arts, 44; PARIS: A. Fontemoing, rue Le Goff, 4; MADRID: E. Dossat, plaza de Santa Ana, 9. — Precios de suscripción: 13 francos año (Francia y España); 15 francos para los demás países de la Unión postal; números sueltos, 4 francos.*

*Los Suscriptores de España pueden hacer el pago por medio de libranza del Giro mutuo á nombre del Sr. DOSSAT, plaza de Santa Ana, 9, Madrid.*

# Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

FONDÉES EN 1879 PAR MM. LOUIS LIARD ET AUGUSTE COUAT

Directeur : M. Georges RADET

## QUATRIÈME SÉRIE

PUBLIÉE PAR

Les Professeurs des Facultés des Lettres d'Aix-Marseille, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

ET SUBVENTIONNÉE PAR

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE  
LE CONSEIL MUNICIPAL DE BORDEAUX  
LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX  
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX  
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER  
LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE  
LE COLLÈGE DE FRANCE (FONDS PEYRAT, ANTIQUITÉS NATIONALES)

Prix de l'abonnement à chacune des trois sections du recueil

### I. REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES

France. . . . . F. 13 » | Union postale. . . . . F. 15 »

### II. BULLETIN HISPANIQUE

France et Espagne. . . F. 13 » | Union postale. . . . . F. 15 »

### III. BULLETIN ITALIEN

France et Italie. . . . F. 13 » | Union postale. . . . . F. 15 »

Les prix ci-dessus indiqués ne s'entendent que de l'année courante et à la condition que les demandes d'abonnement parviennent aux éditeurs Feret et fils avant le 1<sup>er</sup> mars. Passé cette date, le prix est majoré de 2 francs pour la France et de 3 francs pour l'Espagne, l'Italie et le reste de l'Union postale. Pour les années écoulées, le prix, suivant le plus ou moins de rareté du volume, varie entre 12 et 25 francs. Certaines années sont complètement épuisées.

Il n'est vendu de numéros isolés que dans la mesure des excédents. Quand un fascicule est demandé, non pour compléter une collection, mais pour se procurer un article, l'éditeur peut fournir un tirage à part.

Toute réclamation relative à une livraison non parvenue doit être faite au plus tard lors de la réception du fascicule suivant.

*Le montant des abonnements, les demandes de numéros ou de tirages à part, les réclamations pour manques doivent être adressés à :*

**MM. FERET et FILS, éditeurs, rue de Grassi, 3, Bordeaux.**